

PRÉFACE

*de l'Amiral Pierre-François FORISSIER,
de l'Académie de Marine,
Ancien Chef d'État-Major de la Marine*

J'étais à Berlin en novembre 1989. J'ai vu ces foules bigarrées et joyeuses qui se pressaient le long du mur et observaient à travers les nombreuses brèches « l'autre côté ». J'ai croisé les très jeunes Vopos au regard halluciné qui patrouillaient à l'ouest du mur dans la zone de quelques mètres qui appartenait à la RDA. Sentiment indescriptible d'être témoin d'un moment historique.

À cette époque j'avais déjà près de 15 ans de sous-marins derrière moi et jamais ne n'imaginai qu'un jour je plaisanterai avec des sous-mariniers russes en se remémorant les belles pages de la guerre froide vues de part et d'autre. Et c'est pourtant ce que j'ai vécu à St Pétersbourg quelque 20 ans plus tard !

Il ne m'était donc pas possible de ne pas m'intéresser à ce livre qui mêle avec intelligence fiction et réalité, permettant ainsi au lecteur de laisser voguer son imaginaire dans l'immensité sombre des océans. Ce monde, faussement appelé du silence, fascine et continuera longtemps à fasciner. Difficile pour ceux qui n'y sont pas allés de saisir l'indicible mais depuis Jules Verne tous sentent confusément que s'imaginer sous l'eau c'est changer radicalement de monde. Personnellement j'emporterai avec moi « le merveilleux chant des baleines » que j'y ai entendu.

Rares sont les ouvrages qui en parlent avec justesse et beaucoup de contre-vérités ont été écrites.

Et c'est justement là que réside le talent de Thierry Dalberto : qu'ils soient réels ou imaginaires tous les événements qu'il décrit sont réalistes et c'est pourquoi le lecteur peut choisir lui-même de situer sa propre frontière entre ces deux mondes. Il devient ainsi à son tour un de ces hommes dont on ne sait plus s'ils sont vivants ou morts puisqu'ils appartiennent à cette troisième catégorie décrite il y a plus de 3 000 ans : « ceux qui vont sur (ou sous) la mer ».

Bonne plongée.....

*Amiral (2S) Pierre-François Forissier
Membre de l'Académie de Marine*

AVANT-PROPOS

Le lecteur trouvera dans cet ouvrage quelques notions « scientifiques », quelques formules physiques et plein d'anecdotes concernant l'histoire des sciences et... de la musique, matières intrinsèquement liées, ce que beaucoup ignorent.

Sadi Carnot (qui était le grand-père de son homonyme qui fut président de la République et assassiné en 1894 – on les confond souvent), brillant scientifique, écrivit pour rire ces deux vers pleins d'humour :

*« On reconnaît un vrai bon mathématicien
À ce qu'il est aussi poète ou musicien ».*

Il avait pourtant diablement raison !

Ainsi, si ces petits moments d'orgueil d'un ancien ingénieur le déroutent, il n'y a aucun problème à ce que le lecteur les saute et qu'il me pardonne ces légères digressions dont le seul but est de prouver ce joli côté des sciences... musicales, poétiques ou les deux à la fois ! Et où musique et acoustique forment un couple totalement indissociable !

Ce livre n'est pas tout à fait un roman : l'historique du désarmement nucléaire jusqu'à sa plus belle conséquence, la chute du mur de Berlin. Il commence à San Diego, il y a une trentaine d'années et s'appuie sur bon nombre de faits souvent historiques et les acteurs qu'on y trouve sont souvent des personnages connus et de notoriété internationale.

Certains personnages russes sont souvent nommés par leur patronyme réduit. C'est une coutume russe que d'appeler les gens par leur prénom et le terme intermédiaire qui veut dire « fils de » ou « fille de ». Les paysans russes illettrés du début

du XXème siècle s'adressaient à leur Tsar en l'appelant Nikolaï Alexandrovitch et en le tutoyant, ce qui était correct. Et Mikhaïl Gorbatchev est quotidiennement appelé Mikhaïl Sergueïevitch, tout comme Vladimir Poutine qui s'appelle aussi – couramment - Vladimir Vladimirovitch.

Les articles de journaux cités sont rigoureusement exacts et ont été modestement traduits par l'auteur. L'affaire Toshiba, les rencontres de Genève, de Reykjavik, la catastrophe de Tchernobyl, le drame du K-219 et le concert improvisé de Mstislav Rostropovitch au pied du mur de Berlin sont des faits historiques réels qui ont été rigoureusement respectés dans leur intégralité.

Néanmoins, la construction de l'histoire qui est narrée relève un peu de la fiction, même s'il n'est pas totalement impossible qu'elle rejoigne la réalité, ce qui, bien entendu, ne serait qu'une complète coïncidence !

Si, si !



Centre de la base navale de San Diego

1. LA RADE DE SAN DIEGO

Ce coup-ci, on y était vraiment ! Le TK-14 avec ses 172 mètres de long était resté en plongée profonde depuis maintenant treize jours. Trente mètres d'eau au-dessus du massif, et traînant sa grande antenne, il était invisible mais pouvait néanmoins rester en contact avec sa base. À plus de vingt nœuds de moyenne, cela faisait exactement 6 101 milles¹ qu'ils avaient parcourus depuis Nerpichiya et Mourmansk et ça faisait 2 564 milles qu'ils naviguaient dans les eaux territoriales américaines, depuis l'île Herbert dans les Aléoutiennes. Celle-ci faisait déjà partie des zones les plus surveillées de la planète, et jusqu'à présent, il semblait bien qu'il n'avait été détecté par aucun satellite, aucun hydrophone ni aucun autre équipement de surveillance moderne, analyseur de masse ou de modification densitométrique.

Mais là, dans quelques minutes, ce serait l'instant de vérité absolue. Même si elle n'a pas de grande amplitude sur cette côte, la marée était haute et on était descendu en immersion au maximum au plus près du fond pour être le plus discret possible.

¹ Un mille (ou nautique) est égal à la longueur d'une minute d'angle du méridien terrestre, soit : $40\,000 / 360 / 60 = 1,852\text{km}$

Le plus difficile était de repérer les petits esquifs et surtout les bateaux de pêche dont on pouvait accrocher les filets. Mais le lieutenant Popov et toute la bordée tribord avaient effectué un relèvement électronique précis juste avant la plongée profonde et reporté les azimuts et éléments des quelques bateaux repérés ; le système de combat les faisait évoluer virtuellement sur un des écrans de contrôle. Aucun danger de ce côté-là ! En plus, la bordée bâbord les avait tous en veille avec leurs sonars et hydrophones de dernière génération et les variations Doppler de leurs bruits confirmaient les données du quart Popov.

Le plus spectaculaire, c'étaient les écrans presque panoramiques (c'était trois écrans cathodiques de 21 pouces installés en triptyque) qui montraient l'entrée de la baie de San Diego avec une image également virtuelle, mais assez proche de la réalité que les équipes de veille auraient pu discerner si elles avaient été en surface. Ces panoramiques-écrans étaient le fruit d'une collaboration très étroite avec les ingénieurs en positionnement et les banques de photos disponibles sur internet : tout ceci préfigurait les futurs GPS civils qui sortiraient moins de deux années plus tard.

Néanmoins, le plus sophistiqué était les cinq petits écrans qui étaient reliés à des petites caméras numériques Sony Mavica (deux pour la vision avant, une pour l'arrière et les deux dernières pour chacun des côtés, placées derrière des micro-hublots en verre de vingt centimètres d'épaisseur copiés sur ceux qui équipaient les bathyscaphes d'Auguste et Jacques Piccard). Ce dispositif permettait de visualiser en réel les abords du bateau, même en plongée, même si les images ne faisaient que 490x570 pixels, ce qui était la haute définition de l'époque !

En dessous de ces écrans, somme toute un peu touristiques, ceux des visualisations acoustiques des parois latérales de la côte et des fonds. Dans le sous-marin, on « voyait » absolument tout, tant les fonds que les latéraux. C'était indispen-

sable vu la folie de la mission que les 175 hommes embarqués, et dont seuls trois connaissaient les buts et les détails, étaient en train d'effectuer.

Vassili Alexandrovitch Karpov, le plus jeune Capitaine de Vaisseau (Капитан первого ранга) de l'Union Soviétique fit alors le simple geste de mettre son index droit sur sa bouche, geste qui fut transmis en quelques secondes d'un bout à l'autre du bateau. Le silence qui était déjà perceptible devint absolu. Comme tout avait été minutieusement répété à maintes reprises, chacun effectuait sa tâche avec précision et sans le moindre bruit. La vitesse fut réduite et la navigation, dont le second assurait la coordination, était quasiment effectuée au mètre près.

À six heures dix-sept, le TK-14 pénétra dans la baie de San Diego, la plus grande base navale et aéronavale au monde, écrin de la marine des États-Unis, siège de la flotte du Pacifique, et, à ce titre, la mieux surveillée et la mieux défendue. C'était un dimanche et la marée serait étale dans deux heures.

Rien que sur le plan local, plus d'une centaine de marins militaires, tous super-spécialisés dans leurs fonctions, étaient en permanence affectés à la détection et, en particulier, les « oreilles d'or », tant embarquées que sur la base. Et cela sans compter les personnels affectés sur tout le globe à la détection par satellite et autres moyens. On avait depuis longtemps dépassé le stade des vigies, ces matelots qui n'arrêtaient pas de scruter l'horizon mais qui existaient toujours. Le radar, formidable invention de la Seconde Guerre mondiale, initialement destinée à repérer les chasseurs et bombardiers allemands dès qu'ils arrivaient à proximité des côtes anglaises, avait considérablement amélioré l'efficacité de la surveillance et était devenu un outil d'une précision telle qu'il était déjà à l'époque capable de repérer un simple périscope émergeant de 10 cm à plus de 32 nautiques.

Mais la plus grande avancée technologique était liée au fait que chaque bâtiment émettait un bruit spécifique. Même des bateaux qui avaient été construits sur les mêmes plans, avec les mêmes matériaux et les mêmes équipements, en série dans les mêmes chantiers, avaient une signature sonore différente et tout à fait reconnaissable. A fortiori les navires furtifs, comme les sous-marins ! C'est à cause d'eux que l'on avait perfectionnés au plus haut point les capteurs acoustiques durant les dernières années.

Des milliers de ces hydrophones avaient donc été installés le long de la côte et à l'entrée de la baie de San Diego et étaient surveillés par des équipes de marins, jour et nuit. En plus de ceux-ci, les bâtiments de surface qui traînaient un long chapelet de micros sous-marins derrière eux (pour ne pas perturber les sons captés par ceux de leur propre sillage), transmettaient presque en permanence le résultat de leurs écoutes. Enfin, les sonars-bouées largués par les hélicoptères ou avions de surveillance, totalement indépendants de leur support technique arrivaient à une détection à plusieurs dizaines de nautiques, relayés par des avions volant très haut ou même par des satellites espions.

Les seuls signaux émis mais quasi indécélables étaient les ultrasons des sonars de veille, de détection latérale et de fonds, qui, d'une part avaient une portée très limitée et d'autre part, se confondaient avec les signaux des bateaux de pêche et de plaisance qui émettaient sur les mêmes fréquences. Mais, pour le cas où la détection de ces signaux aurait fait des progrès importants, les émissions avaient une durée prodigieusement brève.

Il était donc – bien entendu – totalement impossible de pénétrer dans la base sans être détecté.

San Diego, port naturel exceptionnel, avait été choisi comme base navale à cause de sa grande profondeur. On pénètre dans la Baie par le Sud, entre la péninsule dont la pointe est

le Cap Loma et l'Île du Nord, appelée aussi Isabella, reliée à la terre par un isthme au sud, et le Coronado Bridge à l'Est. Cette baie fait environ six kilomètres de long sur plus d'un de large.

Au fond de cette première baie, s'ouvre une autre, bien plus importante, puisqu'elle fait en tout 18 km et est encore plus large que la première : c'est dans cette seconde partie que l'on trouve la base navale proprement dite, avec son alignement de 13 jetées de chacune 500 yards de longueur tous les 250 yards où peuvent stationner les plus grands bateaux, comme l'USS Midway, qui fut longtemps le plus grand bateau militaire au monde, porte-avions de 296 mètres de long (les cuirassés japonais jumeaux Yamato et Musashi, qui furent en leur temps les plus grands avaient une longueur hors-tout de 263 mètres), aujourd'hui pièce unique du musée maritime à l'entrée de la base. Mais à l'époque – nous sommes en 1987 – il était encore opérationnel et à quai un peu plus loin.

Cette base avait été le fruit de travaux monumentaux effectués pendant des années avec un matériel démesuré. À l'origine, le port était en fait une baie, certes très profonde, mais pas totalement fermée. L'isthme de Silver Strand qui le bouclait hermétiquement sur onze kilomètres à l'Ouest et qui relie l'île de Coronado au Sud de la baie avait été colmaté et agrandi par les matériaux dragués à l'intérieur. C'est ça aussi qui donnait une profondeur unique au monde à la base de San Diego et c'est aussi ce qui explique que les fabricants des plus grandes dragues des États-Unis étaient domiciliés dans la région de San Diego.

La destination finale du TK-14 était un des bâtiments centraux de l'amirauté, situé à peu près au milieu de la zone militaire. Il fallait donc, rentrer dans la baie en plongée - ce qui était d'ailleurs normalement interdit aux sous-marins US - contourner l'île centrale un peu encombrée de bateaux de plaisance malgré l'heure matinale, passer sous Coronado

Bridge où les passants ne manqueraient pas de remarquer la masse sombre du bateau dans l'eau relativement claire et faire encore 4 nautiques vers le sud-est.

Les sous-marins US ayant leur base à Ballast Point, en prolongement de la baie initiale, pas loin de l'aéroport, cela aurait pu intriguer d'en voir un – et un gros – sous le pont. Certes, la couleur gris-brun des superstructures avait été étudiée pour se fondre le plus possible avec les fonds, mais il y avait toujours un risque, d'autant que les 26 m de hauteur du navire l'obligeaient quand même à effleurer la surface. À l'inverse, les habitants de San Diego étaient tellement habitués, qu'un bateau de plus ou de moins...

Contrairement à ce que l'on aurait pu croire, la manœuvre était totalement pacifique et, même s'il régnait la tension des grands événements à l'intérieur, le silence était également accompagné d'une parfaite sérénité. On voyait bien sur le fond de l'écran bâbord les hauts-fonds qui longent la côte pacifique, un peu comme la murette de cet immense jardin marin et le sous-marin remonta légèrement pour passer l'autre haut-fond, nettement plus léger, en travers de l'entrée de la passe. Les dés étaient jetés !

Les matelots présents à la salle des hydrophones avaient coupé tous les haut-parleurs et écoutaient au casque. L'un d'eux sortit vers le PCNO (Poste Central de Navigation et d'Opérations) et transmit à Popov une note qui indiquait les bruits de moteur de deux petits bateaux, un pêcheur et le moteur auxiliaire d'un grand voilier. Le jeune officier ayant leurs routes virtuelles sur son écran confirma par un simple geste et le matelot retourna dans la salle des écoutes toujours sans le moindre bruit un peu comme nos grands-mères qui se déplaçaient autrefois sur leur parquet ciré avec des patins de feutre.

La darse du San Diego Yacht-Club fut laissée à bâbord, le bateau continua à incliner sa route, passa devant le chenal

d'entrée de Ballast Point, longea l'aéroport, puis mit le cap au 135 pour parcourir en droite ligne les 3 nautiques et demi qui restaient à couvrir. Sa route passait pile au milieu du Coronado Bridge. Absolument rien ne venait perturber les hydrophones si ce n'est, de temps en temps, les vibrations basses fréquences et le bruit des échappements d'eau des moteurs en veille de quelques bateaux amarrés aux jetées, tout continuait à se passer dans l'irréalité du silence.

Le bateau commença à réduire sa vitesse et arriva, pratiquement stoppé à la hauteur d'un bâtiment blanc immaculé devant lequel étaient amarrés à couple trois garde-côtes, pivota doucement grâce à ses propulseurs de quille, se mit face au bâtiment et chassa pour faire surface. Il émergea rapidement, le mât central sortit, la passerelle s'ouvrit, quatre matelots apparurent et se positionnèrent autour du mât, puis trois officiers sortirent, puis encore deux matelots et un maître d'équipage. Celui-ci tenait deux pavillons impeccablement pliés sous son bras. Tout le monde arborait des uniformes immaculés avec décorations et fourragères. Le mât fut gréé en quelques secondes et ses deux demi-vergues et sa corne se détachèrent en un clin d'œil un peu comme de grosses baleines de parapluie.

Toujours aussi rapidement, le pavillon américain fut hissé au bout de la vergue latérale tribord, conformément à l'usage de courtoisie de toutes les marines du monde, puis le grand pavillon rouge de l'URSS fut hissé à bloc de la corne du mat.

Le maître d'équipage sortit alors de son encolure son sifflet de marine, siffla le salut, puis trois fois la berloque (trois sons courts rapprochés) pendant que les matelots envoyaient et amenaient trois fois de suite le pavillon sur le mât : le TK-14 soviétique venait de saluer le plus respectueusement du monde l'amirauté américaine.

Les autres matelots et les trois officiers, dont le commandant Karpov bien au milieu du massif, étaient au garde-à-vous et saluaient comme à la parade.

Sur deux de garde-côtes et derrière les grandes baies vitrées du premier étage du bâtiment de la *Naval Station*, les quelques personnes présentes s'étaient totalement figées, comme si elles s'étaient mises au garde-à-vous, elles aussi.

La scène avait à peine duré quatre minutes. Puis, les pavillons furent amenés, repliés, tout le monde rentra à nouveau dans le bateau, à l'exception du commandant Karpov qui salua encore une fois avant de s'éclipser à son tour.

Le TK-14 commença à culer^{2 2} en virant par l'arrière et plongea très vite au moment où un des garde-côte, sortant de sa stupeur, faisait fonctionner sa sirène de branle-bas. Le grand sous-marin était tellement agile qu'on aurait dit une énorme vedette rapide. Il repartit par la même route et en assez peu de temps, il était sorti de la base navale la mieux gardée du monde sans le moindre souci.

Les historiens se sont toujours étonnés de la naïveté des forces armées américaines lors de l'attaque de Pearl Harbour et le temps de réaction incroyable qu'il leur avait fallu. L'attaque avait également eu lieu un dimanche et, chez les peuplades anglo-saxonnes, c'est en général un jour de grand calme, les effectifs sont réduits, les décideurs se reposent, souvent chez eux ou se détendent sur leurs golfs. Ce détail n'avait pas plus échappé aux amiraux japonais qu'aux Soviétiques.

Toutefois, l'intégralité du personnel d'écoute et de surveillance de San Diego et du reste des États-Unis et de l'OTAN

^{2 2} Culer : Battre en arrière pour un bateau (terme spécifique à la marine)

était à son poste et l'incursion du TK-14 n'avait été détectée nulle part, alors que les milliers de microphones sous-marins, les détecteurs de variation densitométriques expérimentaux et toute une pléiade de satellites étaient en fonctionnement optimum, dimanche ou pas.

La preuve que voulait démontrer Mikhaïl Sergueïevitch Gorbatchev était éclatante : les sous-marins soviétiques étaient devenus totalement indétectables, y compris à quelques encablures des installations US. Toute la stratégie mondiale de l'URSS allait pouvoir être modifiée dès que les Américains le sauraient et c'était aussi le but de la mission. Bien sûr, il y avait eu de nombreux essais avec des détecteurs de fabrication soviétique, mais il restait un doute technique sérieux sur les capacités des hydrophones américains de dernière génération sur lesquels le KGB n'avait pas pu recueillir toutes les informations nécessaires. On avait effectué quelques tests lors du début du voyage du TK-14 devant des bases OTAN et rien n'avait été remarqué. Là, on venait d'effectuer l'essai magistral.

À l'amirauté, le choc passé, on s'activa rapidement. Moins d'une heure après le salut au pavillon, l'amiral Théodore J. Andersson, commandant de la base, écoutait avec attention le rapport du lieutenant-commander (Capitaine de Corvette) Jullian B. Chang décrivant avec une précision d'horloger toute la scène à laquelle il venait d'assister derrière la baie vitrée du bureau du premier.

Il insista sur l'ensemble du protocole suivi par les Soviétiques, les pavillons, le salut, le sifflet de marine, à la stridulation rigoureusement identique à celui de la marine US, la perfection et la rapidité des manœuvres, et il insista sur le fait que, lors de son dernier salut militaire, le commandant était absolument hilare.

Et il ajouta : « D'ailleurs, maintenant que j'y pense, ils n'ont pas arrêté de rigoler pendant la fin de la manœuvre. C'est

tout de même bizarre, non ? Ils ne sont quand même pas venus pour faire une farce ? »

L'amiral Andersson le regarda fixement de travers et lui répondit « ça m'étonnerait ! » Puis, il ouvrit un petit cartable élimé qu'il sortit de sous son bureau, l'ouvrit lentement et en sortit une pipe Peterson³ en craie. Il la porta à sa bouche avec un je-ne-sais-quoi de complicité, comme un collégien qui va faire une blague géniale. Il y avait un peu plus de quatre ans qu'il avait arrêté de fumer, mais il continuait à transporter son petit cartable. On a quelquefois de ces attaches, purement sentimentales, bien entendu...

Il en sortit une boîte ronde aux motifs bleu ciel, se leva et alla prendre une petite pièce de monnaie dans la poche de son manteau accroché sur une patère dans l'entrée de son bureau. Il revint et ouvrit la boîte de tabac « Early Morning Pipe⁴ » avec la pièce et tourna légèrement le couvercle, retira la rondelle de carton protectrice et on apercevait alors le mélange de tabac où les parcelles de Latakia noir vif tranchaient avec la blondeur du Virginie et celle, un peu plus affirmée du Burley et, au milieu, la rondelle de pomme de terre et la petite écorce d'orange qu'il remplaçait tous les quinze jours pour conserver à son tabac une certaine hygrométrie et une certaine souplesse, comme s'il avait fait tout ça pour en jouir délibérément aujourd'hui. C'est vrai que le tabac sec n'avait plus du tout le même goût, arrachait les muqueuses au lieu de les caresser, et faisait tousser.

³ Célèbre manufacture d'articles de fumeurs de Dublin dont les produits sont renommés dans le monde entier. Les pipes Peterson ont un système breveté qui empêche les jus d'arriver dans la bouche du fumeur.

⁴ Mélange de tabac anglais de la marque Dunhill, assez doux mais très parfumé